

Carnets 12

novembre - décembre 1996

Directeur de la publication : *Claude Lemérier*

Rédaction : *Jean - Pierre Thomasset*

Page de couverture : *Catherine Shapira*

Sommaire

1 / Editorial	2
2 / <u>A savoir</u>	
Rencontres de travail du 5 octobre 1996 à Aix en Provence : Françoise Samson..5	
- Denise armengaud : Moment de conclure.....	7
- Pierre Legendarme : Écritures et Appareil psychique.....	15
- Ursula Meyer : Du sujet - de l'Ich freudien au cœur de l'appareil psychique.....	28
- Hélène Zaïka : Rappel du schéma de l'appareil psychique de la lettre 52.....	37
3 - Collège de la passe	
- Anne Jardits : « Se reconnaître dans la passe..... ⁵⁷ ⁷	44
- Françoise Samson : Je suis venu(e) vous dire	55
4 - Colloques : instants ; temps ; moments.	
- Jean - Baptiste beaufils .	
La fonction « Corps du Père » dans la formation de la scène primitive,	
est - ce un ou est - ce deux ?	77
Précisions techniques	94
Amnones	96

Editorial

Les Carnets 12 ont pris corps autour de trois modes de travail.

Un cartel a choisi, dans le moment de conclure que marque sa venue à terme, de présenter publiquement le produit propre à chacun de ses membres. Il s'était formé aux jours de Dimensions freudiennes. La dissolution de cette association n'a pas impliqué celle du cartel qui a poursuivi son travail. Celui-ci a invité les membres de l'École de psychanalyse Sigmund Freud à cette après midi du 5 octobre. Il a, par ailleurs, articulé sa réflexion avec la démarche de l'Espace « Hors Texte ». Aussi plusieurs de ceux qui en ont fait partie étaient-ils présents à Aix.

Ici se donne à lire que l'institution et les modalités de fonctionnement qu'elle met en place sont au service du travail et non l'inverse, point central auquel il importe, à mon sens, de rester attentif pour soutenir notre pari d'École.

Le deuxième volet de ces Carnets 12 accueille deux textes présentés dans le cadre des séances publiques du collège de La Passée, traces de la place que l'École donne à ce dispositif comme à ses effets.

Enfin, un texte inaugure une rubrique nouvelle :

COLLOQUES : instants ; temps ; moments

Ceux qui sont intervenus au colloque «L'originnaire », qui y ont participé ou en ont lu les actes peuvent ici apporter leurs points de butée depuis levés, leurs avancées mais tout autant leurs questions restées en suspens, à maintenir ouvertes dans l'Ecole : moment de conclusion, donc, qui fait relance du travail.

Cette rubrique s'ouvre aussi au colloque à venir : instant d'écriture de son thème et de son argument, temps d'élaboration dans l'Ecole qui permettra sa tenue. Car si seuls quelques uns y interviendront, le colloque de l'Ecole est l'affaire de tous.

Donner ainsi adresse à cette forme de travail, située à la fois dans l'après coup du précédent colloque et la préparation du suivant. C'est ce que vient dire, dans cette rubrique, l'écriture *Colloques*, au pluriel.

L'air du temps se raréfie. Pourtant, respirer ailleurs, comme Freud puis Lacan en ont montré la voie, donne des couleurs à la psychanalyse. Alors, que chacun flaire ... et fasse part.

Bonne fin d'année à tous, les Carnets 13 paraîtront en février de la prochaine.

Jean - Pierre Thomasset

A savoir...

Rencontre de travail du 5 octobre 1996 à Aix- en-Provence.

Cette rencontre a été proposée par un cartel qui s'est formé peu de temps avant la dissolution de Dimensions freudiennes. Un Espace de Dimensions freudiennes, "Hors-Texte", avait en effet envisagé de proposer un colloque sur le thème « Écritures en psychanalyse » et ce cartel s'était formé aussi dans cette perspective. Tous les membres du cartel ne se sont pas inscrits à l'École de psychanalyse Sigmund Freud, mais tous ont choisi de privilégier le travail et de le poursuivre. De même, tous ont choisi de ponctuer le moment de clôture du cartel par un échange public avec un groupe de travail dont l'objet était proche des questions abordées dans le cartel, à savoir l'appareil psychique en s'appuyant sur la lecture de *l'Esquisse* et de la *Lettre 52*. Les textes suivants sont le produit propre à chacun des membres de ce cartel composé de Denise Armengaud, Pierre Legendarme, Ursula Meyer et Hélène Zarka, le plus-un, en raison de l'éloignement géographique, ayant plutôt fonctionné comme moins-un, a choisi de rester fidèle à sa fonction. Une discussion s'est engagée avec les personnes présentes, Jean- Michel Vappereau qui représentait le groupe de travail composé de Christiane Dias, Laurence François, Annie Tardits et lui-même, a également fait un exposé.

Françoise Samson, ex-plus-un du cartel.

Interventions

Or, si nous la considérons comme ayant statut de signifiants, on ne comprend plus qu'elle soit différenciée de la 2^o écriture, ses éléments sont alors de même nature que (Ub)...

Je souhaite donc mettre au débat ces questions :

- Comment mieux approcher ce premier marquage ?
- La forclusion, comme défaut de symbolisation, frappe-t-elle dès cette première écriture ?
- Enfin, (et ceci me met dans l'embarras) pour vous, la théorie du signifiant s'inscrit-elle dans la ligne de la théorisation freudienne?

Pierre Legendarme

Écritures et Appareil psychique

Une toile blanche d'environ 1,60m sur 1,20m...
histoire de vous encourager à y laisser votre trace

Introduction :

Je vais tenter de présenter ma lecture de la lettre 52. De l'illustrer par ce qui s'impose de l'expérience de l'acte analytique avec ce que j'appellerai des nouages de transfert, nouages cliniques plutôt que vignettes, si j'en ai le temps.

La difficulté est que le schéma de l'écriture psychique n'est pas à concevoir par étapes chronologiques, allant de la perception P en passant par l'inconscient (les) et aboutissant au conscient (Cs).

Il n'y a pas un antérieur du savoir inconscient. Celui-ci est a-temporel et ne connaît pas la négation.

Cela nous amène à penser que la mémoire inconsciente est prête à réactiver les traces mnésiques du Préconscient (Pcs), prêtes à être réactivées elles aussi, à faire frayage par le symbolique jusqu'à la représentation consciente.

Cette subjectivation du sujet à partir d'une expulsion première de l'objet (*austossung*) l'engage dans le champ des représentations inconscientes et des représentations conscientes.

Cette expulsion première de l'objet dans le réel inaugure la marque de l'advenue d'un couple de signifiants, fondateur de la réalité psychique intérieur-extérieur, présent-absent, bon-mauvais.

L'expérience du sujet dans le réel introduit la marque, le trait unaire, et l'empreinte : le même fleuve coule sous le pont, jamais la même eau.

Il faut au moins une 3^o marque, un 3^o trait S3 pour soupçonner l'écart entre S1 et S2. Je ne peux rien dire du rapport entre S1 et S2 mais S3 vient en révéler l'écart pour introduire S4 et, par là même, la question du chiffage et du déchiffage.

L'inconscient réserve d'heureuses rencontres. Je cherchais ce matin si j'avais une traduction nouvelle des *Essais* de FREUD et je redécouvre dans ma bibliothèque *Les essais de psychanalyse appliquée*. Je découvre pour la première fois un article p.59 "des sens opposés dans les mots primitifs", article sur un ouvrage de Karl ABEL (1884) du même titre. FREUD y fait la comparaison entre le langage du rêve et la langue égyptienne antique où il s'avère qu'une chose peut signifier son contraire.

Il s'y trouve des mots ayant deux sens signifiant exactement le contraire. Par exemple le mot fort peut aussi bien désigner le mot faible. Le mot lumière peut aussi bien désigner le mot obscurité : ex. en anglais *without* (avec/sans). L'auteur interroge : comment existe-t-il un tel reliquat primitif de la langue dans une civilisation aussi développée?

Plus étrange, il existe encore des mots composés de deux mots de sens contraires, exemple vieux-jeune, loin-près, lier-séparer, dehors-dedans, dont le sens ne renvoie qu'à un seul des deux sens de ce mot composite. Ce peut-être le 1^o ou le 2^o.

Est-ce un ressouvenir du sens contraire ?

S'il fait toujours clair on n'a pas de comparaison entre clair et obscur et on ne possède ni le concept ni le mot de clarté.

En fait le mot fort ne désignait ni fort ni faible mais le rapport entre les deux, la différence qui les avait créés tous deux.

ABEL dit "Or, l'homme n'a pu acquérir ses notions les plus anciennes et les plus élémentaires que par l'opposition d'un contraire à son contraire et ce n'est que peu à peu qu'il a appris à séparer les deux termes de l'antithèse et à penser à chacun des deux sans le mesurer consciemment à l'autre".

Problème : Comment s'y prenaient les égyptiens pour communiquer ?

A l'aide "d'images déterminatives" apposées derrière les caractères écrits qui en indiquaient le sens sans être elles-mêmes prononcées.

Cette heureuse rencontre avec cette histoire égyptienne m'intéresse parce que le fil de mon propos est de soumettre l'hypothèse du primat de l'image inconsciente jusque dans la sphère du conscient et d'aborder les ratages de la greffe de l'image au mot, dans l'accès au symbolique et à la castration.

L'objet absent est présentifié par la représentation de mot. Le sujet est engagé dès lors dans le défilé des signifiants et sa réalité psychique : à la fois en devenir et déjà là du futur antérieur. J'aurai été. "cela aura été" confirme un déjà là, un "ça" aura été déjà présent : le passé est toujours en devenir dans une reconstruction.

Deux questions soutiennent mon hypothèse à propos du schéma de la lettre 52.

Chacune d'entre elles représente un paradoxe et l'une peut être antinomique de l'autre.

1^o question :

Comment penser ce paradoxe de la formulation de FREUD que "mémoire et conscience s'excluent l'une l'autre" et qu'entre les deux s'articule la fonction du frayage, de la trace ?

Quelle place accorder aux signes de perception, aux "représentants de la représentation" (R.R) à jamais inconscients tout en exerçant leur force d'attraction par la fixation jusque dans le conscient

Nous sommes tentés de retrouver la linéarité d'un processus par étapes faisant émerger la représentation de mot et croire à la réalité de ce que nous sommes. C'est bien de la croyance.

Jean-Michel VAPPEREAU rappelait dans la discussion que la folie est ce qui se partage le plus entre les névrosés en évoquant l'expression marseillaise "se croire".

LACAN : "il faut être fou comme un névrosé pour croire à la réalité de ce que nous sommes".

2^o question :

FREUD nous dit (*Métapsychologie*, « l'inconscient », 1915) que la représentation consciente englobe la représentation de chose plus la représentation de mot.

Que vient faire cette représentation de chose dans le conscient alors qu'elle est caractéristique de l'inconscient.

Quel est le lien entre les deux ?

Pour ne pas ravalier le moi sur le conscient, rappel de FREUD (*Essais* p.191) :

"Le moi se forme à partir du système de Perception (P) qui en constitue comme le noyau et comprendra d'abord le Préconscient (Pcs) qui s'appuie sur les traces mnésiques. Nous savons cependant que le moi est également inconscient".

La représentation de chose est associée par FREUD comme tout ce qui touche à l'inconscient, à l'image.

La représentation de mot est associée au verbe, au langage, utilisé dans le conscient.

De ce rapport entre les deux dans le conscient on peut dire que le mot comporte l'hallucination de l'objet perdu. Quelle place accorde FREUD à ce qu'il appelle la "pensée visuelle" ?

Essais p.189 : "Ce sont surtout les matériaux concrets des idées qui dans la pensée visuelle deviennent inconscients tandis que les relations qui caractérisent plus particulièrement les idées ne se prêtent pas à une expression visuelle... La pensée visuelle se rapproche davantage des processus inconscients que la pensée verbale et elle est plus ancienne que celle-ci, tant au point de vue phylogénique qu'ontogénique".

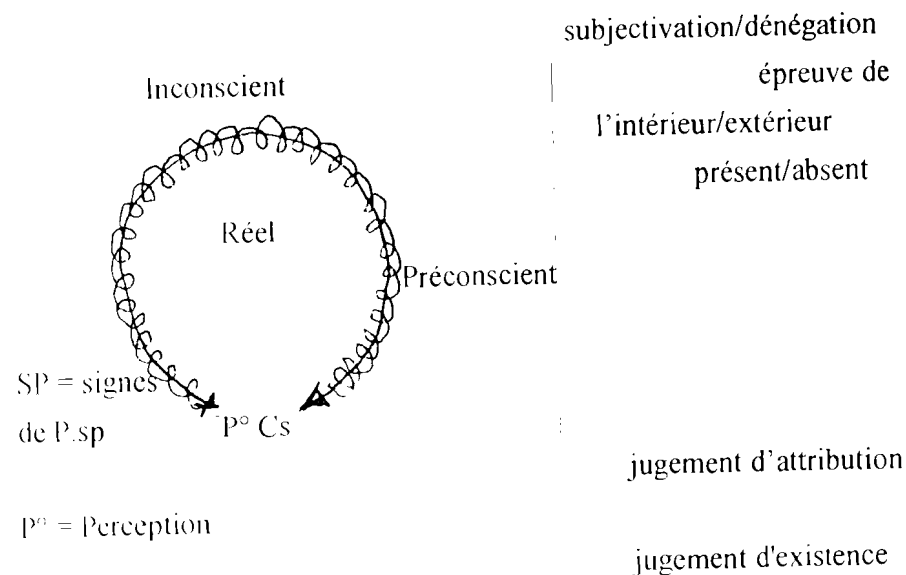
Comment envisager ce rapport entre représentation de chose et représentation de mot à partir de cette définition de la 3^o inscription par FREUD : (lettre 52) ?

3^o inscription dans le Préconscient liée aux représentations de mots correspondant au "moi officiel" : "ses investissements deviennent conscients, dans une conscience après coup" nouée à l'animation hallucinatoire des représentations de mots de sorte que les neurones de conscience seraient à nouveau des neurones de perception et en soi sans mémoire".

Autre façon d'indiquer (*Essais* p.188) que "tout ce qui provient du dedans et veut devenir conscient doit chercher à se transformer en une perception extérieure, transformation qui n'est possible qu'à la faveur des traces mnémiques."

Cela désigne aussi le trajet de la pulsion qui part du corps, contourne l'objet et revient sur le corps.

Je propose ce schéma :



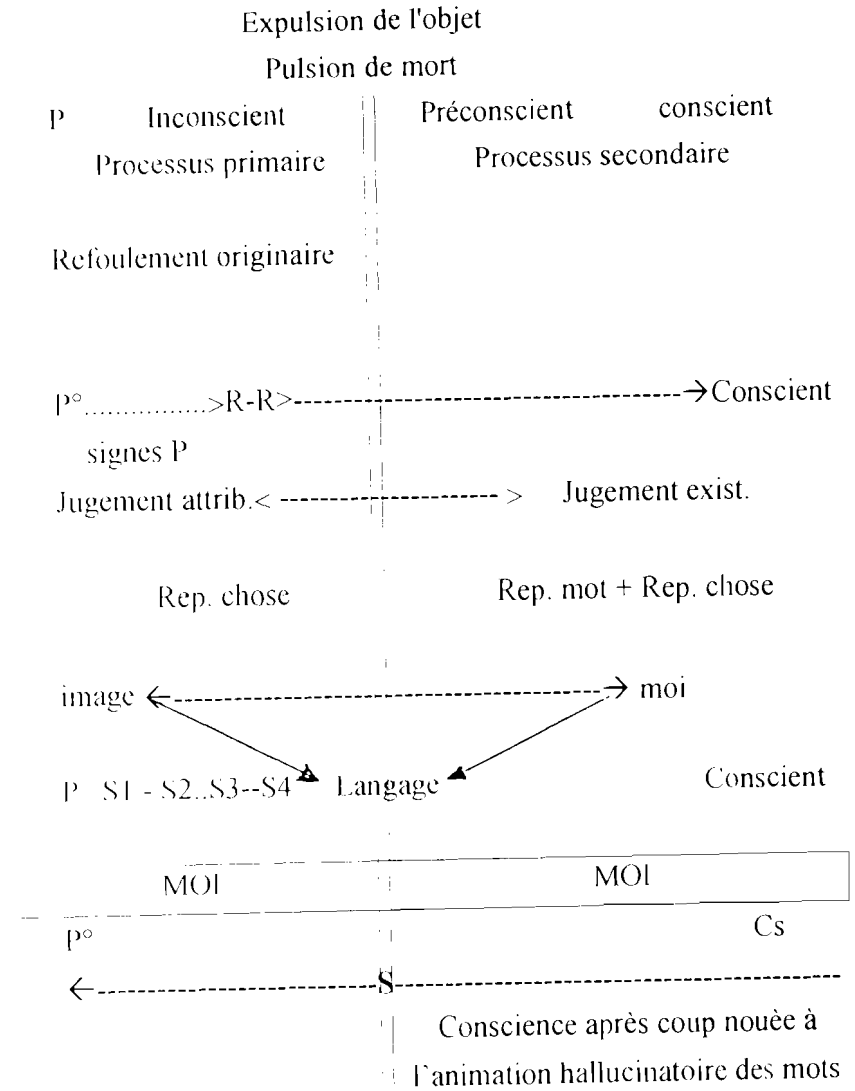
Si la conscience exclue le temps du frayage de la mémoire inconsciente, celle-ci n'en est pas moins présente : par la fonction de la

trace et de la fixation lors de la construction du souvenir dans le conscient.

Dans les *Essais* p.185 "la conscience et l'inconscient" FREUD signale l'impasse quant on réduit la névrose à un conflit entre le conscient et l'inconscient.

Il lui substitue "le conflit entre le moi cohérent et les éléments détachés du moi et refoulés", en précisant "que tout ce qui refoulé est inconscient mais il y a des éléments qui sont inconscients sans être refoulés; une partie du moi, et Dieu sait quelle importante partie, peut également être inconsciente, et l'est certainement. Et cette partie inconsciente du moi n'est pas latente, au même titre que le Préconscient. car si elle l'était, elle ne pourrait pas être activée sans devenir consciente, et on ne se heurterait pas à de si grosses difficultés toutes les fois qu'on voudrait la rendre consciente. Nous nous trouvons ainsi dans la nécessité d'admettre l'existence d'un 3° inconscient. non refoulé ; mais nous avouons que, de ce fait même, le caractère de l'inconscient perd pour nous toute signification précise."

Je propose le schéma suivant :



Je propose de lire la verticale de l'expulsion se déplaçant d'un bout à l'autre du schéma horizontal $P \langle \text{-----} \rangle Cs$.

Le rapport entre le jugement d'attribution et le jugement d'existence est à entendre par le conflit des pulsions comme l'image d'une pompe aspirante-refoulante.

Mais il a fallu préalablement l'expulsion première dans le réel pour créer les notions d'attribution et d'existence et de leur rapport à un extérieur de la réalité psychique.

Je situerai cette expulsion première, *austossung*, du côté de la perte de l'objet dans le réel associé à la pulsion de (mot, lapsus) mort dans l'accès au symbolique, plutôt que le couple signifiant "bon-mauvais" par rapport au principe de plaisir de la première topique. "Le mot c'est le meurtre de l'objet" dit LACAN.

A ce titre cette opération d'expulsion intrinsèque à la castration et la division du sujet est toujours à recommencer : sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Elle n'est jamais acquise une fois pour toutes; c'est la raison qui m'amène à faire circuler cette opération verticale de l'expulsion d'un bout à l'autre du schéma $P^{\circ} \langle \text{-----} \rangle C^{\text{sec}}$.

Par la suite le rapport introjection-projection supposera que ce qui est projeté hors du sujet a déjà été représenté, ou est en même temps représenté.

C'est-à-dire que son avènement désigne l'accès à la représentation symbolique. Lorsqu'il y a rejet du rejet (terme de Solal

RABINOVITCH dans le texte "la Fragmentation du transfert") nous avons l'hallucination psychotique.

Le mot est pris pour la chose et non, comme elle l'indique, désignerait l'absence de représentation de chose.

Dans le schéma ci-dessus cela peut être figuré par un pliage où les deux ailes du papillon sont collées de chaque côté de la verticale figurant l'expulsion. Chez le psychotique l'image est collée au mot devenant hallucination. Chez le névrosé, le sujet de l'inconscient, sa division se trouve, dans cette métaphore, dans le battement d'ailes qui lui permettra d'aller butiner.

Pour le psychotique le conflit psychique se déplace; il n'est plus entre le ça et le moi pour devenir entre le moi et le "monde extérieur" par clivage du moi et projection sur l'extérieur au moyen de l'hallucination.

Cette opération de l'hallucination désigne ce qui est toujours à recommencer de la castration.

Elle désigne quand ça fait ratage le noyau psychotique de la névrose et la non hétérogénéité des structures névrotiques et psychotiques

La difficulté, c'est pourquoi ça engage des enjeux structuraux différents ?

Qu'est-ce qui est engagé dans le transfert pour qu'un sujet névrosé passe du déni à l'oeuvre dans un "moment psychotique" à l'élaboration d'une dénégation ?

Je propose comme réponse que la forclusion du psychotique porte sur l'expulsion première d'un signifiant impossible, dans le jugement d'attribution en S2 ? Quant au déni du névrosé il porte sur le jugement d'existence en position de S3. Pour dire c'est ou c'est pas, nous l'avons vu cela suppose l'expulsion première.

Le déni serait alors déni de ce rejet pour éviter ou différer la menace de castration dans le cas de l'épisode psychotique du névrosé.

En lieu et place de la représentation de mot vient l'image seule chez le sujet atteint de VIH. Chez celui-ci l'affirmation "je suis séronégatif" ne souffre pas la possibilité du contraire. Cela s'affirme sur un mode hallucinatoire ne souffrant aucune trace d'affect ni de conflit psychique.

Il est intéressant de noter que lorsque le conflit psychique surgit, cela surgit sur un mode délirant par la projection et la persécution et que cela concerne toujours la question de l'origine : par exemple l'origine de la contamination qui renvoie à l'originaire.

D'autre part ce sont des hommes qui sont dans ce déni et non les femmes qui ont intégré autrement la question de l'altérité, du principe de réalité et celle de l'origine.

Dans le transfert reste l'énigme de l'offre et de la présence de l'analyste en position féminine de creuset, de crypte où vont venir faire inscription et frayage les signes de perception et les représentants de la représentation permettant l'arrimage au symbolique jusqu'à l'élaboration de la dénégation.

L'analyste s'y éprouve d'y rencontrer l'effroi du réel de sa jouissance et l'épreuve de sa castration. Il en va de même de la rencontre

de la souffrance et de la mort. A déjouer les pièges de la compassion et de l'idéal de l'identification imaginaire il y découvre et risque sa propre humanité.

Hélène Zarka

Rappel du schéma de l'appareil psychique
de la Lettre 52 du 06.12.96

Nous avons travaillé sur la traduction française de la Lettre 52 parue dans Littoral n° 1, traduction de Anne Porge et Mayette Viltard. L'une d'entre nous s'est aussi référée au texte allemand complet où elle est répertoriée comme Lettre 112 et où, ce qui est intéressant, pour le schéma de l'appareil psychique, c'est le manuscrit qui est reproduit. C'est celui que j'utilise ici. Y figurent donc ces initiales : W, Wz, Ub, Vb Bews. Y figure également ce genre de petites croix sous chacun des groupes de lettres : xx. Dans le manuscrit tout est écrit sur une ligne. Le décroché entre les croix de W, Wz, Ub, et les croix de Vb et Bews ne figure pas sur le schéma de la main de Freud. Y figurent également les chiffres romains I, II et III, placés juste au dessus et un peu sur le côté de Wz, Ub et Vb. Freud trace aussi des traits pour relier chaque groupe de petites croix. Voilà pour ce qui est du graphisme du manuscrit reproduit ci-dessous.

Freud écrit à Fliess en ce 6 décembre 1896 (bientôt 100 ans)

« Ce qui est essentiellement neuf dans ma théorie est alors l'affirmation que la mémoire est disponible non pas d'une façon simple, mais multiple, couchée en différentes sortes de signes ». Un peu plus loin : « les diverses inscriptions sont séparées selon les neurones qui les portent ». L'idée d'un support neuronal est acceptée comme une idée commode, mais pas indispensable. C'est cela que me semble coder ces petites croix énigmatiques, l'éventuel support neuronal de chaque inscription.

Au moins trois inscriptions.

W : *Wahrnehmungen*, traduit en français par perceptions. Cependant ce mot peut prêter à malentendu. En effet, Freud dit à propos de ces neurones W, que « les perceptions y naissent et de la conscience s'y noue, mais ne gardent aucune trace de ce qui est arrivé. C'est que conscience et mémoire s'excluent ». De quoi s'agit-il avec ce registre W ? : « Du réel tel qu'il frappe, marque et tombe sur un être qui encaisse l'impact et ne conserve ni trace, ni mémoire de ce qui se passe » selon Allouch, dans « Lettre pour lettre ». Attention à ce niveau, il n'y a pas de sujet de la perception, pas de *percipiens* qui serait origine et source du *perceptum*. Dans cette mesure, je préférerai avec Allouch avoir recours au vocable « impression », au double sens de ce qui impressionne et de ce qui s'imprime, qui reste gravé. Il s'agirait donc plutôt d'impressions asubjectives, acéphales, matrices d'une écriture où un sujet devra advenir. Allouch justifie cet usage par le recours au petit texte ultérieur sur le *Wunderblock* : il n'y a pas de trace sur la surface de celluloïd mais sur la pellicule de cire molle dessous. Ce sont des

impressions sans mémoire qui sont au bout de l'appareil psychique, manifestation d'un réel originaire du sujet, antérieur à la symbolisation.

De ce registre des neurones W, on passe à Wz.

Wz : *Wahrnehmungszeichen*, signes de perception, c'est la première inscription, dont le caractère est d'être « incapable de conscience », de plus ces signes sont assemblés d'après des associations de synchronie. Il s'agit donc d'une écriture dépourvue de sens et d'ordonnement dans le temps, pur chiffrage qui ne signifie rien tant que cette écriture n'est pas déchiffrée, au moyen d'une lecture. Ce registre correspondrait à ce que Freud nommera par la suite le ça, marques écrites de la jouissance « dans la chair qui deviendra corps grâce à cette frappe ». (Allouch, *Ibid.*, p.178). Seul le signifiant pourra instaurer un ordre en déployant ces éléments d'écriture dans une diachronie.

Nous passons à Ub.

Ub : *Unbewusstseim*, l'inconscient. A traduire à la lettre nous devrions dire « inconscience ». Il est défini comme une seconde inscription, « ordonnée selon d'autres relations, quelque chose comme des relations causales ». La causalité implique la succession dans le temps de la cause et de l'effet, la diachronie. A la différence de la première inscription (Wz), où les éléments étaient « incapables de conscience », en allemand, *des Bewusstseins ganz unfähig*, dans cette

deuxième inscription (Ub), ils sont inaccessibles à la conscience, en allemand, *ebenfalldem Bewusstsein unzugänglich*.

Vb : *Vorbewusstsein*, le préconscient est la troisième écriture. Elle est liée aux représentations de mot, *Wortvorstellung*, et correspond à notre moi officiel. Je continue la lecture de la lettre 52 :

« De ce Vb, les investissements deviennent conscients, selon certaines règles, et en effet cette conscience de pensée secondaire est une conscience après-coup dans le temps, vraisemblablement nouée à l'animation hallucinatoire des représentations de mots, de sorte que les neurones de conscience seraient à nouveau des neurones de perception, et en soi, sans mémoire. »

Cette troisième écriture articule les représentations de chose avec les représentations de mot. Les représentations de mot, c'est-à-dire les signifiants de la langue que nous partageons, viennent surinvestir, redonner une charge supplémentaire d'énergie aux représentations de chose en les déplaçant, en leur imposant d'autres lois qui sont celles de la parole et du langage (différentes du processus primaire de condensation et de déplacement).

Conclusions.

C'est avec ce schéma, repris dans la *Traumdeutung*, *l'inconscient*, la *Verneinung*, que Freud inaugure une théorie de la représentation qui rompt avec la théorie classique de la connaissance.

« La coupure décisive ne passe plus tant entre le monde extérieur et l'appareil nerveux qu'au sein même de cet appareil entre deux systèmes de représentations l'un clos, l'autre pas. » écrit Le Gaufey . « L'incomplétude du symbolique », p.128.

C'est ce qui ressort du texte « Contribution à la conception des aphasies ».

« La représentation d'objet nous apparaît ainsi comme une représentation non-close, à peine capable de l'être, tandis que la représentation de mot apparaît comme quelque chose de clos, même si elle paraît capable d'extension » *Aphasies*, p.128.

A ce propos, Le Gaufey indique :

« du côté de la représentation de mot, la conviction d'avoir affaire à des entités closes permet d'envisager une combinatoire d'éléments discrets et constamment différenciés, alors que du côté de la représentation d'objet, il subsiste quelque chose d'inépuisable une sorte de dérive ontologique qui maintient une foncière inadéquation entre « l'objet » et « la représentation d'objet »...la représentation d'objet laisse constamment fuir ce qui achèverait l'identité de l'objet ». *Ibid.*, p.127.

C'est également avec ce schéma que Freud aborde, à propos de l'hystérie, l'articulation du sujet à l'autre, l'autre primordial.

« L'accès de vertige, la crise de larme, tout est réglé sur l'autre, mais dans la plupart des cas, pour cet autre préhistorique, inoubliable, que personne ensuite n'atteindra plus ».

Il y a lieu de supposer une première expérience de satisfaction où l'objet, parti ailleurs et perdu, a laissé une trace qui se constitue en système de signes (Wz), que Lacan reconnaîtra comme signifiants de l'Autre. Ces signes de perception sont-ils donc des signifiants présentifiant l'absence comme telle ?

Collège de la passe

Annie Tardits

« Se reconnaître » dans la passe ?¹⁷

En 1963, Lacan "n'est plus reconnu comme analyste didacticien" : ce sont les termes de la directive de Stockholm. Dès 1964, il interprétera cette radiation en termes d'excommunication, dans une identification réitérée à l'hérétique qui n'est pas sans peser sur le destin du mouvement lacanien. Car l'hérétique, quoi qu'il en dise éventuellement, veut la séparation à laquelle il est contraint: c'est sa *pertinacia*. De cette position particulière, Lacan se met au pied du mur de répondre de la didactique, qu'il fait équivaloir à la "psychanalyse pure". Il en répond théoriquement avec son séminaire et institutionnellement avec l'École. De ces deux lieux, son enseignement et l'École, maintenus par lui distincts, il continue, en bon hérétique, de s'adresser à l'Église qui l'a exclu.

Cette adresse n'est pas sans être entendue. En témoignent les débats qui, en France dans les années 60 et 70, ont animé l'Institut et l'A.P.F. sur la formation des analystes¹⁸. Ainsi ces débats interrogent la façon dont l'institution entend se faire agent de l'acte analytique. Ils tentent d'inclure la société des analystes dans la théorie du transfert en

¹⁷ Ce texte reprend des éléments d'une intervention au collège de la passe du 10 mai 1996.
¹⁸ Histoire en France de la "formation la plus appropriée...", dans *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n°2, 1989, p. 293 et sv.

mettant à jour comment l'institution d'un "transfert idéalisant" infléchit l'analyse dans le sens des idéaux de l'institution. Des modifications institutionnelles (suppression de la présélection à l'Institut, de la liste des didacticiens à l'A. P. F.) et des modifications de vocabulaire (déclin du terme "didactique", accent mis sur le "désir" - quoique plutôt désir de devenir analyste que désir de l'analyste) tirent des conséquences de ces débats et crises auxquels ne sont pas étrangers la radiation de Lacan et les réponses qu'il y donne.

Mais ces débats, qui dégagent une contradiction entre "la transmission d'une vérité subversive" et "l'exigence d'une structure garante d'un ordre", continuent de supposer "l'exigence de rigueur dans la transmission" à la seule institution. "L'extra-territorialité de la pratique analytique" selon Laplanche devient dès lors le refuge de cette "extra-territorialité scientifique" où, selon Lacan, l'I.P.A. se soutient et par laquelle elle protège ses tenants d'une réduction des devoirs qu'implique le désir de l'analyste¹⁹. Que reste-t-il alors à l'institution pour son exigence de rigueur dans la transmission ? Encore et toujours la reconnaissance d'une compétence, d'une qualification pratique et théorique. Ces débats s'arrêtent devant le principe que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, principe considéré comme une auto-sélection donnant lieu au mieux, lui aussi, à une "reconnaissance entre soi" dont on rend compte "dans le style de la maison mère". L'arrêt devant ce principe doit-il pourtant nous étonner si nous considérons les difficultés persistantes, dans le mouvement lacanien, à soutenir, trente ans après, la proposition de Lacan sur le psychanalyste de l'École ? En

¹⁹J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967*, 1ère version, *Analytica*, n°8

1970, Lacan a pu faire écho à ces débats qui lui parvenaient, ronéotypés, de l'Institut: "A n'emporter aucune proposition d'aller plus loin dans ces impasses, tous les courages, c'est ce que plus haut je laisse entendre, sont permis"²⁰.

En 1967, avec sa proposition, Lacan énonce donc un principe théorique et institutionnel: l'analyste ne s'autorise que de lui-même. Ce principe était déjà à l'oeuvre, quoique non formulé, dans l'annuaire de 1965, où des analystes non reconnus faisaient déclaration de leur pratique de l'analyse. Lacan énonce ce principe dans le temps où il nomme "passe" le passage de l'analysant à l'analyste, temps où il produit le dispositif pour en rendre compte, pour "attaquer" l'acte "par le biais dont il s'institue dans l'agent" ; temps où il énonce les repères structuraux de la fin de l'analyse où se décide ce passage. Ça se décide, ce n'est pas l'analysant qui décide de l'acte, l'analyste non plus, pas davantage l'institution. Ça se décide et ça décide, ça sépare et ça fait choir. Dans cette fin, que l'on peut qualifier de réelle pour la distinguer de la "fin apparente", l'acte s'institue dans l'agent ; d'un sujet subverti il fait un agent. Le désir de l'analyste advient de cette subversion, il advient dans un au-delà de la psychanalyse qui pourtant centre la cure, et qui peut se dire avec le poète: "C'était à l'arrivée, entre centre et absence."

Des analystes expérimentés et honorables, didacticiens ou contrôleurs reconnus, peuvent sans doute suffire à reconnaître une compétence, une qualification pratique ou théorique. Dans cette reconnaissance autorisante, l'identification à l'analyste, de structure,

J. Lacan, *Discours à l'É. F. P.*, dans *Secheet*, n°2-3, 1970, p. 27.

opère. C'est la reconnaissance du même - même savoir, mêmes traits, même parcours, même honorabilité - dont les effets de stagnation théorique et clinique comme de dogmatisation institutionnelle sont bien repérés ; la supposition d'un sujet impliqué dans le savoir — cette supposition qui fait le transfert— n'est absolument pas entamée: ni dans la demande de reconnaissance, ni dans la reconnaissance elle-même. L'infinisisation du transfert, dans la cure comme dans l'institution, s'y assure avec ses effets d'hainamoration, fût-ce dans la modalité de l'indifférence.

Répondre du principe que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, répondre d'une autorisation de cet ordre, répondre de l'acte, se situe dans une tout autre dimension que la reconnaissance d'une qualification ou d'une pratique. Et pourtant, en 1967, Lacan attend de cette réponse "un nouveau mode d'accession du psychanalyste à une garantie collective"²¹. Dans le dispositif de la Proposition, un psychanalyste, supposé s'être autorisé de lui-même, parle de son analyse "pour se faire autoriser comme analyste de l'Ecole" ; il en parle à des passeurs désignés par leur analyste pour être advenus, ou revenus, au vif de cette passe, "encore liés au dénouement de leur expérience personnelle"²².

Le dispositif de la passe est la seule alternative inventée par Lacan à l'infinisisation du sujet supposé savoir, et donc aux effets de cléricisation par le transfert. L'antique investiture du clerc a en effet la vie dure ; elle peut venir à s'abriter dans un leurre de laïcisation :

²¹J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967*, p. 20

²²J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole*, dans *Sechecl*, n°1, 1968, p. 26

médicale par exemple, psychanalytique pourquoi pas. Y a-t-il d'autre voie que cette invention de Lacan pour soutenir l'avenir de la psychanalyse comme profane ? Y a-t-il d'autre fondement à l'analyse comme profane que de pouvoir articuler singulièrement et collectivement le signifiant de la barre sur l'Autre dans son rapport à la castration et à l'objet *a* ? Ça s'articule singulièrement dans la cure, et ce n'est pas une mince affaire, c'est plutôt une drôle d'affaire. L'articuler collectivement peut-il être autre chose que de s'en faire les récitants ? Le dispositif peut-il permettre d'articuler collectivement le signifiant de la barre sur l'Autre ?

La reconnaissance du même — même trait, même honorabilité, même savoir— par des "uns" déjà reconnus opère dans tous les processus de qualification. Pour ce qui est de la psychanalyse, le "même" à reconnaître peut se spécifier ainsi: ceux que l'on recrute semblent croire à l'inconscient. Ils disent qu'ils y croient, ils peuvent même l'écrire, ils semblent y croire au point de s'être engagés dans une analyse et de transférer sur l'analyste le sujet supposé au savoir inconscient. Mais, si on suit Lacan dans son *Discours à l'E.F.P.*, "croire à l'inconscient pour se recruter" serait tout autre chose que "se recruter de semblants d'y croire"²³. Croire à l'inconscient pour se recruter peut faire très peur car "l'inconscient, lui, ne fait pas semblant", car l'acte qui du sujet subverti fait l'agent du discours analytique serait "l'acte qui ne supporte pas le semblant".

Le psychanalyste pourrait-il vouloir - d'un vouloir qui ne soit pas à la manque - croire à l'inconscient pour se recruter ? En quoi la

²³J. Lacan, *Discours à l'E.F.P.*, op. cit. p. 29.

proposition, mince comme un cheveu, de la passe pourrait-elle supporter cette croyance ? En quoi cette croyance diffère-t-elle de la croyance au sujet supposé savoir, soit, en dernier terme, à Dieu ? Qu'en est-il du rapport de la croyance à l'inconscient avec la "certitude réelle" dont Freud dit qu'elle laisse indifférent à la contradiction et à la reconnaissance ?²⁴ implique-t-elle un autre mode de reconnaissance que la reconnaissance du même, soit du déjà connu ?

Le 15 février 1977, Lacan revient sur sa proposition de 1967: "La passe dont il s'agit, je ne l'ai envisagée que d'une façon tâtonnante, comme quelque chose qui ne veut rien dire que se reconnaître entre soir, si je puis m'exprimer ainsi, à condition que nous y insérions un a-v après la première lettre, se reconnaître entre s-av-oir"²⁵. De quel savoir s'agit-il dans cette reconnaissance entre s-av-oir ? Dans son séminaire sur l'acte psychanalytique, Lacan a formulé de façon resserrée ce qui peut advenir, à terme, de cet inconscient qu'il a traduit par le sujet-supposé-savoir: c'est un savoir sans sujet auquel le sujet a été attribué par supposition. On peut donc avancer que le savoir concerné par cette reconnaissance-là est au plus près de ce "rogaton de savoir", de ce bout de savoir sans sujet à quoi, grâce à la supposition d'un sujet au savoir, "l'opération-vérité" de l'analyse a réduit le savoir inconscient en l'objectivant.

L'objectivation de l'inconscient est nécessaire pour donner son statut à l'analyse, elle requiert le redoublement du "je sais qu'il sait" en "je sais qu'il sait que je sais qu'il sait". Mais, dans cette même séance de février 77, Lacan précise ce "il sait", qu'il fait équivaloir à l'Autre, à l'inconscient: "Il sait dans l'absolu, et seulement dans l'absolu, il sait que

je sais ce qu'il y avait dans la lettre, mais que je le sais tout seul. En réalité, il ne sait donc rien, sinon que je le sais mais que ce n'est pas raison pour que je le lui dise". Dans le conte d'E. Poë, qui fait le fond de cette séance du Séminaire, la vérité de ce savoir n'éclate pas, elle ne vient pas à se dire. C'est que ce "il sait", dont le savoir absolu peut faire figure, "se tait s'il veut se taire", et la vérité de ce savoir est sans voix pour demander à être dite - il lui reste à se faire entendre autrement.

Lacan dit avoir répondu par la passe à cet appel muet. Est-ce à dire que la réponse par la passe forcerait, sans le réduire, l'impossible à dire, en ce point où le "il ne sait pas" de l'Autre recouvre le "il ne savait pas" du sujet ? En quoi le réel du dispositif ternaire de la passe fait-il réponse à cet impossible du sujet par un dire de l'impossible ? Le conte de E. Poë se tient dans l'imminence que le roi, une des figures du sujet imbécile et aveuglé, ait connaissance de la lettre. Mais que la lettre lui soit adressée et qu'elle ait à lui parvenir implique-t-il qu'il la connaît déjà et qu'il la reconnaisse quand elle arrive à destination ? De quel ordre est cette reconnaissance ? Qu'il la reconnaisse implique-t-il qu'il la sache ? Qu'en est-il de ce "il" qui reconnaît, alors même qu'un sujet n'est plus supposé au savoir inconscient ?

Se reconnaître entre s-av-oir serait autre chose que se reconnaître, dans une réciprocité, entre sujets de l'inconscient. *Se* n'est pas du "moi", ni du "moi je", pas même du sujet. Plutôt pourrait-on tenter cette formulation: des bouts de savoir sans sujet *se* reconnaissent. *Se*, bout de savoir sans sujet, *se* reconnaît. *Se* reconnaître, reconnaître ce savoir qui gît et joue dans l'*entre soir*, ce savoir qui s'invente pour de

²⁴S. Freud, Lettre à Marie Bonaparte, 26 juin 1926

²⁵J. Lacan, Séminaire, L'insu que sait de l'une bête s'ale à mourre. inédit.

l'entre soir faire savoir, c'est reconnaître se dont s'autorise l'analyste, ce "lui-même" que le sujet ne peut faire sien, ni partager.

Lacan fait équivaloir cette reconnaissance à une reconnaissance dans le noir du noeud borroméen. *Se*, bout de savoir sans sujet, n'est pas sans passer par des sujets qui se reconnaissent être ce bout de savoir dont s'autorise l'analyste. *Se* reconnaître passe par des façons d'affecter les sujets, et donc d'aller au corps, pour autant que c'est la vérité de ce bout de savoir qui vient au dire. Le peu d'image qui s'appréhende dans le noir donne à entendre que l'imaginaire qui est en jeu dans ce joint de la vérité au réel du sujet est un autre imaginaire que celui qui s'organise de la prégnance du visuel et de la forme livrée au miroir. Appréhender cet imaginaire, qui se soutient plus du corps comme reste que de l'Idéal du moi, suppose sans doute que l'on se rompe à ce que Lacan appelle son nouveau *mos geometricus*, sa géométrie de noeuds qui tente d'approcher autrement la façon énigmatique dont le corps et le langage copulent entre eux, grâce au réel.

Il serait sans doute opportun de rapporter le *se reconnaître entre soir* au *Temps logique* qui déjà destituait le visuel en faisant prévaloir la structure temporelle sur la conception spatialisante du procès logique²⁶. Ce texte isole le sujet de l'assertion conclusive d'avec la pure réciprocité et formule l'acte de conclure selon deux modalités: *l'assertion subjective* et *la vérification désubjectivée*. Ces deux modalités, "Je me suis hâté de conclure que je suis un blanc [...]" et "On doit savoir qu'on est un blanc quand [...]" ne sont pas, dans le champ de la psychanalyse, l'une sans l'autre. A l'envers de la reconnaissance du même et de l'autre,

²⁶ J. Lacan, "Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée", dans *Écrits*, Paris, 1966.

du déjà connu, fût-ce d'autres semblants de croire à l'inconscient, la reconnaissance mise en jeu dans la passe pourrait-elle être reconnaissance de la pure différence ? Le *se* qui existe à tout ce qu'un sujet peut reconnaître comme sien, le *se* de la pure différence c'est ce qui est nommé l'analyste.

Les effets de déliaison de ce "reconnaître" un peu particulier ont été déjà repérés. Notre dispositif de passe, où le cartel se dissout après sa réponse au passant, ne donne pas beaucoup de confort pour parer à ces effets. Une façon d'y parer est d'accepter qu'il faut du temps pour élaborer ce bout de savoir. Il faut du temps et quelque désir de savoir. Car il ne s'agit pas seulement de ne pas méconnaître le réel de l'expérience, tant pour l'analyste que pour le groupe qui, très normalement, tentent de s'assurer de cette méconnaissance. A ce réel, peut-on accéder un tant soit peu ? Qu'un savoir accède au réel permet, comme l'indique le savoir de la science, de déterminer ce réel, de l'émouvoir. Accéder au réel de l'expérience pourrait orienter la pratique des cures et peut-être de l'institution. Le dispositif de la passe peut-il y contribuer tant pour l'analyste que pour l'école ? Il permet, pour le passant, qu'advienne l'après-coup de ce moment où "l'expérience de la cure est poussée au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup"; il peut aussi lui donner chance d'entendre que "sa vérité n'est pas venue à la barre". A l'École il donne chance de se fonder, dans l'après-coup, en "communauté d'expérience" et d'accéder au réel dont elle se fonde.

Le collectif que peut constituer cette "communauté d'expérience" ne fait pas foule; il ne peut s'assurer, sans se démentir, des

effets de transfert dans l'institution. Sa visée ne peut être de légitimer des analystes à se dire lacaniens ou freudiens grâce à l'établissement par des clercs d'une orthodoxie. Plutôt doit-il tenter de supporter la fragilité d'un collectif qui s'assure du "sans commune mesure" et du non partageable de l'objet *a*, d'un Autre dont se trouve effacé ce que "Je" ne savait pas, ne voulait pas savoir. A cet Autre, marqué de cet effacement, s'adresse plutôt un : "Qu'il sache comme étant de lui ce que je ne savais pas de l'être du savoir, et qui a maintenant pour effet que ce que je ne savais pas est de lui effacé"²⁷.

Dans un moment qui n'y engage pas beaucoup, nous tentons de soutenir et de traiter l'aporie de la proposition de Lacan: la "communauté d'expérience", supposée et requise par le dispositif de la passe, ne peut être fondée que de lui, de son expérience toujours à venir. L'E. F. P. n'a sans doute pas résisté à cette aporie que la *Lettre aux italiens* mettait à jour en espérant la réduire. Ce qu'on nomme aujourd'hui "passe à l'entrée" tente de contourner cette aporie en détournant le concept de passe: il s'agit de vérifier le transfert et non pas l'acte. La feinte mise en jeu veut donner à croire que ladite "passe à l'entrée" applique la *Lettre aux italiens*, voire les indications finales du *Discours à l'E. F. P.*. De fait, en instituant le recrutement de "semblants d'y croire", elle institutionnalise le transfert, rejoignant ainsi les pratiques de l'I. P. A. ... avant ses débats des années 60.

S'appuyer sur la logique de l'après-coup, avec sa double dimension d'anticipation et de rétroaction, peut-il aider à soutenir cette aporie ? Nous anticipons qu'il y a de l'analyste, et qu'il s'autorise de lui-

J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967*, op. cit., p. 18.

même. C'est ce qu'inscrit l'initiative laissée à chacun de se déclarer psychanalyste auprès de l'école. Mais qu'il y ait de l'analyste est à vérifier rétroactivement, cette exigence de vérification n'étant pas seulement le fait de l'institution mais étant incluse dans le procès de "descente logique" qu'engage l'assertion de certitude anticipée. Nous anticipons que ce principe et sa vérification peuvent engager un certain fonctionnement institutionnel. C'est ce qu'inscrit entre autres l'hypothèse que nous avons faite qu'il y a de la transmission d'une Ecole à l'autre et qu'elle passe, pour une part, par les nominations d'A. E.. Cette hypothèse de la transmission d'une lettre d'une histoire institutionnelle à une autre est à vérifier. Qu'il y ait de la transmission est à vérifier, et de quelle transmission il s'agit. Qu'est-ce qui de l'invention de Freud se transmet ? Qu'est-ce qui ne se transmet pas et est à réinventer ? Quelles sont les conditions pour que s'invente le savoir qui accède au réel du sujet ?

Françoise Samson

Je suis venu(e) vous dire....

Comme la psychanalyse n'est plus tout à fait à la mode, je vais vous raconter une histoire, juive bien sûr, que vous connaissez peut-être, mais racontée autrement, comme pour toutes les histoires juives.

Il était une fois, très précisément en 1929, à New-York, un petit Monsieur Feuerstajn, c'est l'hiver, il y a de la neige, il fait très froid. c'est la crise, le chômage. Le petit Monsieur Feuerstajn trouve l'annonce suivante : "Cherchons un tireur à l'arc pour chasse aux lions en Afrique. Se présenter au 125 de la 25^{ième} avenue". Toutes affaires cessantes, il s'y rend de bon matin, déjà il y a une très longue queue. Malgré le froid, la neige, il attend patiemment son tour. Enfin le voilà devant l'employé, qui lui demande : "Et vous, Monsieur, vous êtes spécialiste de quoi ? Le tir à l'arc ? " – "Le tir à l'arc ? Mais vous n'y pensez pas ! C'est que c'est dangereux, vous savez, les flèches, c'est pointu, ça peut vous blesser gravement ! " – "Ah, dit l'employé, alors peut-être êtes-vous un connaisseur des lions ? " – "Quoi, les lions, mais c'est effrayant, ça a des dents épouvantables, et des griffes ! Alors, vous savez, moi, j'ai déjà très peur du chat de ma voisine qui traîne toujours dans l'escalier, quand je le vois, je referme aussitôt ma porte, alors les lions, ah non, ça jamais !" --

"Bien, alors vous êtes donc spécialiste de l'Afrique", réplique l'employé.
—"Quoi, vous voulez m'envoyer en Afrique ? J'ai déjà fui la Pologne, vous savez les pogroms, et j'ai fait ce long voyage pour venir ici, et vous voudriez que maintenant j'aille en Afrique, vous n'y pensez pas !" –
"Mais enfin, que faites-vous donc ici ?" dit l'employé excédé. – "Je suis venu vous dire, je suis venu vous dire, sur moi ne comptez pas !"

Qu'est-il venu dire ce petit homme, ce petit d'homme, du fin fond de sa Pologne dans la grande ville du Nouveau Monde en ce temps où le Vieux Continent s'appêtait au pire ? Que cette affaire, si risquée soit-elle, le concerne, puisque en lui est déposé un petit bout d'humanité. et avec ce petit bout d'humanité, il est venu dire, sur moi ne comptez pas pour faire le héros, sur un moi héroïque ne comptez pas, sur un qui de sa flèche d'un coup atteindrait sa dangereuse cible. Il est venu dire : Voyez. je suis un petit bonhomme craintif, je n'ai rien de ce qu'il faut, pour répondre à cette demande insensée d'être un héros, au milieu de tous ces braves partant avec la certitude d'être l'homme de la situation, il est venu dire, tout seul, que l'affaire le concernait. Autrement dit, c'est plutôt comme femme qu'il se présente. Quelqu'un à qui je racontais cette histoire m'a signalé l'existence d'un film de Jean Rouch qui s'appelle "La chasse au lion à l'arc". Qu'il en soit ici remercié, c'est un très beau film. très enseignant.

Alors, avec le petit bout d'analyse qui s'est déposé en moi, je suis venue -e - petite voyelle qui n'apparaît qu'à l'écrit et qu'on est obligé de prononcer exprès, je suis venue vous dire qu'un jour, j'ai lu l'annonce

faite par Lacan qu'il avait inventé un dispositif pour en savoir un peu plus sur ce qui pouvait pousser quelqu'un à devenir psychanalyste. À ce dispositif il a donné le nom de passe, du coup cela a commencé à exister, puisqu'il faut bien qu'une chose soit nommée pour commencer à exister. Que je l'aie voulu ou non, ce signifiant, ainsi mis en circulation, c'est à dire pas par n'importe qui et pas de n'importe quelle place, s'est mis à me concerner, étant donné, qu'analysante, je me suis risquée dans les parages de l'E.F.P. au moment de sa dissolution. La curiosité n'est pas le si vilain défaut qu'on dit, elle concerne le sexuel et peut pousser à la théorie. C'est aussi une sorte de franchissement quand un analysant se met à "fréquenter" les séminaires et autres réunions psychanalytiques. Et d'ailleurs, dans cette invention de Lacan, il ne s'agit pas de simple curiosité mais du désir de savoir ce qu'il ne pouvait savoir, en tant que psychanalyste, sur ce qui pouvait pousser quelqu'un qui a fait une analyse à, quand même, avoir l'audace de le devenir à son tour

Ce désir de savoir était-il donc si étonnant ? D'abord, n'est-ce pas une question que se pose l'analysant dès que commence son analyse ? Qu'est-ce qui a bien pu lui faire choisir, à cet homme ou à cette femme, ce "métier" de psychanalyste ? Puis cette question est mise de côté pour peu à peu se cristalliser en question sur le désir de l'Autre, de son Autre à lui l'analysant. Mais elle refait surface quand l'analysant se met à vouloir, son tour, occuper comme on dit la place d'agent dans le discours analytique. S'il est vrai que le désir de l'homme est le désir de l'Autre, on peut dire que cette invention de Lacan, nommée passe, se situe au cœur de la machinerie subjective. Cette invention est liée à

l'autre invention de Lacan qui est l'objet a, elle-même liée à la subjectivité de notre temps, et aussi à la position de son inventeur dans l'histoire du mouvement psychanalytique.

Le dispositif même de la procédure me semble, après-coup, faire approcher, sur un mode distancé, la fabrication et le fonctionnement de cette machinerie subjective. Voilà d'abord le signifiant passe attrapé dans le magasin à provisions de l'Autre que constitue les dits et écrits de Freud et de Lacan, puis la rencontre avec les passeurs, inconnus de passage, mais supposés pouvoir représenter le passant auprès du cartel, le long de leurs frayages sont déposés les signifiants, les constructions, les petites découvertes, isolés par le passant dans son analyse. Puis c'est le silence et la nuit, quelque chose qui concerne le passant se trame en son absence, hors de son savoir. Il ne sait en effet rien des chemins que vont prendre les petits cailloux qu'il aura déposés chez ses passeurs et encore moins lesquels seront restés au fond de leur tamis. Puis vient la réponse, oui ou non, nommé ou pas, à la lettre envoyée, à un cartel du Collège de la passe mais dont le passant ignore la composition. C'est en quelque sorte un retour en marche arrière et avec pour support plusieurs personnes, plusieurs lieux ou instances, un retour sur les temps premiers de la subjectivation.

Lacan dit dans son intervention au Congrès de Montpellier qu'il a été d'une prudence humaine, trop humaine dans sa proposition et qu'il aurait peut-être pu inventer quelque chose de plus subtil, mais qu'il fallait rester dans l'ordre de ce qui se faisait. Il ajoute qu'il aurait pu leur

demander de devenir prestidigitateurs (à qui ? le texte semble indiquer qu'il s'agit des passeurs, mais certainement pas sans que, dans le chapeau, le passant y ait mis du sien). Pourtant, il m'a semblé que cette procédure est d'une subtilité toute particulière, même si la prestidigitation ne se produit qu'après-coup. Et la prestidigitation est l'art de faire apparaître, disparaître, changer de place ou d'aspect des objets, grâce à de prestes mouvements de mains qui créent l'illusion.

Ainsi donc, le petit d'homme isole dans le bruit ambiant des signifiants découpés par la voix de l'Autre qui désormais le concerneront ; au même moment où dans l'Autre il happe ces signifiants, il est happé par l'Autre, au moment même où il cherche à attraper l'objet dans le chapeau de l'Autre, il s'y place comme objet. De même, dans le bruit et la fureur, qui agitait cette partie du monde analytique où j'étais tombée, croyais-je par hasard, c'était la période Delenda, les premiers temps d'après la dissolution de l'EFP, le temps évanescents des Mille de la Cause freudienne, dans cette masse à la fois compacte et tourbillonnante de signifiants que je ne comprenais pas, ce signifiant passe je l'ai happé et du même coup il m'a attrapée, marque du désir de l'Autre, analytique. Il faut, n'est-ce pas, bien des années pour rejoindre le dit signifiant et en passer par bien des étapes, y compris par la confusion entre désir et demande, entre désir et objet de l'Autre. On le sait, à qui n'est pas proche des choses, cela ne fait ni chaud ni froid.

Comme le petit d'homme qui va se servir des Noms-du-Père pour mettre un nom sur ce qui fait courir sa mère, ce qui cause son désir, désir d'autre chose que de se laisser compléter par lui, mais aussi pour ne

pas succomber sous le coup de ses Caprices, l'analysant peut aussi se servir des signifiants de Freud et de Lacan pour mettre un nom sur le désir de l'analyste mais aussi pour ne pas succomber sous le coup de l'obscénité des groupes analytiques, car parfois il faut s'accrocher et je peux dire, après-coup, qu'à cet égard ce signifiant "passeur" a été pour moi un bon passeur. J'ajouterais qu'un autre bon "passeur" a été le ton sur lequel dans les différents groupes que j'ai pu fréquenter, on parlait de la psychose. Là où on en parle bien, c'est là qu'il faut aller.

Et puis vient le moment où les conditions institutionnelles permettent que la procédure se mette en place. Entre temps, le travail de l'analyse a eu quelque effet : ce n'est pas avec un arc et des flèches qu'on entre chez les passeurs, tout juste avec au creux de la main, quelques petits cailloux, restes de l'histoire du sujet, tout usés par l'essoreuse à jouissance qu'est la règle fondamentale. Je redirai ici combien tout cela n'est pas affaire de volonté, ça se décide, et la personne chez qui ça se décide, par exemple au beau milieu d'une phrase en train de s'écrire pour un tout autre travail, ne peut que se soumettre à l'enchaînement signifiant et décrocher le téléphone pour prendre rendez-vous avec les passeurs dont elle peut bien avoir tiré les noms dans le chapeau déjà depuis un certain temps. Car le désir est sourd et aveugle, lui qui ne connaît que la logique signifiante et tire sa violence de la pulsion. C'est dans cette mesure que rien n'arrêtera l'innocent, comme dit Lacan. Eh bien, c'est dans une certaine innocence qu'on entre chez les passeurs. et là première surprise ménagée par le dispositif : le passant est ramené au

temps de syncope, de suspens, au temps d'arrêt du souffle du *ur-* de l'origine, juste avant qu'on dise, temps d'évanouissement de tout savoir, moment aussi d'angoisse qui, dans le cadrage offert par le dispositif, peut s'isoler comme angoisse primordiale. D'où l'importance du cadrage de l'expérience par de "l'Ecole", car comment sinon prendre le risque de se fier à ces inconnus que sont les passeurs à l'entrée du dispositif pour pouvoir poursuivre en se laissant aller au fil du dispositif.

Car en commençant à parler dans ce cadre, le passant se démet de la voix et du regard qui s'incarneront alors chez le passeur qui va représenter le passant auprès du cartel. Le texte ainsi délesté qui va s'écrire portera les traces de cette séparation d'avec ces objets qui sont ceux du désir de l'Autre. Pour rendre cela sensible, j'évoquerais par exemple les derniers quatuors de Beethoven, alors plongé dans le complet isolement de sa surdité, où s'entend la trace d'une écriture privée de voix. Ou encore, puisque c'est plus dans l'actualité, dans les tableaux de Francis Bacon, peut s'entendre le cri passé au regard. C'est ce texte que le cartel aura à entendre ou plutôt à lire. Cela s'éprouve dans le moment de la procédure, quand parfois le passant a le sentiment que le passeur s'écarte de sa fonction, le glissement de la parole du passant entre voix et regard s'arrête. Il lui faut alors reimmerger le passeur dans sa fonction d'objet, ce qui ne va pas sans une certaine violence faite aux deux personnages en présence. Le passant est, m'a-t-il semblé, responsable de ses passeurs au même titre qu'ils sont responsables de lui. Dans ces petits moments s'éprouve encore une fois que le nouage ne se saisit que dans le moment du dénouage.

Voix et regard sont aussi les objets favoris du Surmoi qui avant d'être l'instance pacifiante et civilisatrice post-œdipienne, plonge ses racines dans la pulsion brute, aura été et reste l'instance de l'appareil psychique la mieux informée des motions pulsionnelles refoulées et donc toujours activables, et pour cause puisque c'est justement lui qui en a ordonné le refoulement. Freud dit que la transmission d'une génération à l'autre se fait de surmoi à surmoi, Lacan aussi d'ailleurs avec d'autres mots. Solal Rabinovitch ayant repéré que certains énoncés des passants sont intégralement transmis par les passeurs, énoncés énigmatiques, mais transmis tout crus, j'ai pensé à ce mode de transmission dont se sert le Surmoi, transmission directe, par injection "parentérale"²⁸, entre chair et cuir, qui court-circuite en quelque sorte le symbolique, et donc revient dans le réel. Je lui ai demandé sur quoi portaient ces énoncés directement transmis par les passeurs, alors on pouvait s'en douter, bien sûr ils portaient sur l'objet. De cela je ne retiendrai pour l'instant que la subtilité du dispositif qui isole ce mode de transmission plutôt obscur, mais je crois que nous devrions mettre cette question au travail, dans la suite de ce qu'avait avancé Marie-Laure Susini l'an dernier sur l'histoire du mouvement lacanien, mais aussi des questions que se pose l'espace de l'École qui s'occupe des nouveaux aspects du malaise dans notre civilisation.

²⁸ J'ai emprunté ce terme "parentéral" à Anne-Lise Stern, qui l'a employé dans sa "Recherche-Témoignage", en particulier à partir de son travail avec des drogués. (Cf. "Le marché des drogues" in *Recherches* n°39 bis décembre 1979).

Les rencontres avec les passeurs terminées, le passant part sans se retourner et pourtant là un autre tour du dispositif l'attend : dans ce deuxième temps de suspens, s'éclaire de façon crue, la non-maîtrise absolue de l'être parlant quant aux effets de sa parole et délesté des petits cailloux qu'il a laissé chez les passeurs, il s'aperçoit que l'opération a un peu plus encore déréalisé le trauma, à savoir ce qui l'avait poussé à entreprendre une analyse, ce qui peut à l'occasion s'exprimer ainsi : "Mais au fond, il ne m'est rien arrivé !" Serait-ce un temps de refoulement expérimental, parce que faisant apparaître le mécanisme du refoulement sans qu'il soit véritablement effectif puisque l'attente de la réponse du cartel maintient le voile à demi levé ? Le passant sait que quelque chose se trame, et avec quel matériau, mais il ne sait pas comment cela se trame dans le cartel. Parfois, pris d'une certaine légèreté, il se surprend à oublier, à vouloir oublier, et effectivement des choses s'oublient, sauf certaines qui ne veulent pas se faire oublier. Où s'entrevoit également la force du rien-en-vouloir-savoir qui n'a de cesse de tirer la couverture à soi.

Et c'est peut-être dans ce temps-là du dispositif que la question du désir de l'analyste se pose au passant de la façon la plus aiguë. Était-ce passe ce qui venait de se passer dans la rencontre avec les passeurs ? Dans le cadre de la procédure, le passant est confronté à sa division en acte, signifiée par la structure même du dispositif. Il a jeté les dés mais il ne sait pas, ne verra pas, n'entendra pas les chiffres qui sont tirés, et qui vont être mis au travail par d'autres sujets, d'abord les passeurs puis les membres du cartel. Il a réduit son texte au maximum possible, reproduit

les grandes spires de son analyse et ce "dans le noir", à l'aveugle et voilà qu'il se saisit comme une sorte de main acéphale qui vient de tracer sur un mur invisible le chiffre de sa propre destinée (mortelle, comme il se doit !) et à peine cette main s'est-elle levée d'un mouvement presté que le trait s'est déjà effacé. "L'ai-je donc rêvé ? " Ce n'est pas de la prestidigitation, cela ? Ça peut donner aussi quelque vertige. "Quoi, je n'étais donc que cela ?" Et le prestidigitateur, c'est le dispositif lui-même, à condition qu'on joue son jeu, comme l'a dit Annie Tardits dans un exposé fait du temps de l'École de la cause, à condition de s'en faire la dupe.

C'est pourquoi aussi, la sortie du dispositif, à savoir la nomination, est-elle d'une si grande importance. Il n'est pas pensable de laisser la réponse en suspens. D'abord pour le passant, qui serait alors laissé en plan, en suspension dans ce temps où nécessairement le oui et le non ne sont pas encore séparés, je pense ici à ceux qui ont fait la passe au moment de la dissolution de l'E.F.P. et n'ont jamais eu de réponse, ni oui ni non, et je mesure mieux maintenant combien cela n'est pas sans conséquences. Mais surtout à cause de la logique même du dispositif, sans ce temps de sortie, sans réponse, oui ou non, c'est toute la procédure qui est invalidée.

Donc, vient le temps de la réponse du cartel. Une voix déchire les limbes, et voilà le passant A.E., nommé tel, éjecté seul dans le froid du monde avec pour viatique ces deux initiales. Le retour ainsi obligé au temps de la détresse primordiale explique la joie toute relative avec

lequel le passant passé, dans tous les sens du terme, accueille la dite nomination. Quelque chose à l'instant vient de se refermer, telle la morsure du signifiant qui cloue le sujet. Ce chiffre écrit de la main acéphale qu'il aura été dans la passe lui revient dans l'instant sous la forme de ces deux lettres. Retour obligé sur ce temps d'indifférenciation juste avant que s'effectue la partition originale, temps de liaison-déliation pulsionnelle, moment où s'éprouve que le signifiant n'est que "pure absence entre passé et la seule actualité du futur antérieur" (je cite de mémoire une formulation d'Annie Tardits dans un exposé de l'an dernier concernant la question de la mort.) Donc, dans ce cas, ça aura été oui : je ne pourrai jamais parler de ce qu'aurait été un non, cette part là du champ du possible, l'instant d'avant encore toujours possible, est rejetée pour toujours dans la nuit de l'impossible. Cela fait saisir, en une fraction de seconde, comment fonctionne le pas-nommé, ce qui ne sera pas enveloppé par le symbolique. Il ne me semble donc pas si étonnant que cela que le cartel, la décision prise, soit affecté de déliaison, c'est en raison de la place qu'il occupe dans ce temps du dispositif : il vient de faire apparaître le temps logique de la *Bejahung-Ausstoßung* sur fond de l'*Urverdrängung*. Les personnes du cartel sont déliées de leur fonction d'opérateur logique, *ur-* ils étaient, à leur propre *ur-* ils retournent. Car le travail que le cartel aura fait sur le texte désubjectivé du passant le ramène nécessairement à ces bords du trou du refoulement original. Pas étonnant non plus qu'il soit divisé, le contraire serait plutôt inquiétant, puisqu'à sa place et dans son temps de fonctionnement, il a à rendre visible cette division, qu'il en a été le révélateur, au sens photographique du terme.

En quelque sorte, tous dans cette affaire sont des parchemins vivants marqués du coin de la mort qui participent à ce que s'éclaire, non pas les personnes, mais la structure, qu'abrite chacun, de façon particulière, c'est cela qui est éclairé par le fameux éclair, ça peut s'écrire S(A).

Reste au passant passé et terriblement réveillé à en prendre acte, et à profiter, quelques heures encore, de ses derniers moments d'innocence, enfin toute relative, avant que son nom propre soit livré au public. Et à se demander ce qui a bien pu leur passer par la tête, aux membres du cartel dont il connaît maintenant la composition, pour le nommer. Ce qui peut s'exprimer ainsi : "Mais, ce qu'ils ont nommé, c'est rien!" Perplexité qui n'est pas sans faire écho à la perplexité du cartel, ainsi qu'en témoigne Solal Rabinovitch dans son texte L'écart, *Carnets* n° 10²⁹. Là encore, le passant n'a d'autre choix que de se faire la dupe du dispositif.

Certes, voix et regard lui ont été restitués, mais dans quel état ! Sous la forme de ces deux petites lettres de rien, A.E., qui vues écrites ont certes quelque tenue mais qui prononcées se réduisent à un mince filet de souffle, à peine ce qu'il faut de souffle pour recommencer à parler. Plus rien là de l'attaque, certes ululante mais quand même plus vaillante, de la voyelle initiale du *ur-* de l'origine.

Perplexité qui bien-sûr précède le moment de certitude où tombe du cartel la réponse oui ou non, comme l'a fait très justement remarquer Claude Lemérer dans la discussion qui a suivi.

La tentation pourrait être alors de se taire, s'il n'y avait ce petit bout d'analyse qui vous pousse à vous extraire de la fascination de cette déchirure du ciel qui vient à l'instant de la nomination de se rouvrir de s'être déjà produite dans la cure et où les Noms-du-père, tels des étoiles depuis longtemps éteintes, ne jettent plus qu'une tremblante lueur. Alors voilà, je suis venue vous dire... Et cela aussi fait partie du dispositif, un tour de plus de ce prestidigitateur, mais tour qui n'est pas à mettre sur le compte d'une quelconque demande surmoïque de l'institution. Si s'était à elle qu'il s'agissait de répondre, c'est un des impératifs du surmoi, fomenté par la pulsion de mort, qui serait alors mobilisé et enjoindrait plutôt de faire silence.

"*Kein Mensch muß müssen*" (mot à mot : aucun, pas un, homme ne doit devoir, n'est obligé d'être obligé) fait dire Gotthold Ephraim Lessing à Nathan le Sage, dans la pièce du même nom, joyau de la littérature de l'*Aufklärung*, et engagée dans la lutte contre l'intolérance, la tyrannie et l'antisémitisme. C'est une très jolie phrase, et pourtant il y en a qui doivent devoir. *Müssen* n'est pas *sollen*, la nécessité n'est pas un impératif surmoïque, si post-œdipien soit-il. Il y en a donc qui sont nécessités de dire, comme ils peuvent, qu'en raison de leurs aventures particulières avec la structure, Lacan appelle cela aussi, je crois, hystorisation, ils n'ont pas pu faire autrement : ayant entrevu que leur vérité n'était que bois de chauffage, ils n'ont plus que le choix de le savoir. Ce qui n'est quand même pas une mince affaire. Voilà qui nous fait passer du Souverain éclairé à la structure éclairée. Ce n'est pas très confortable, mais cela peut servir, entre autres choses à rejoindre la subjectivité de l'époque, où l'on voit par exemple nombre de nos

congénères se jeter dans la gueule vociférante de faux Maîtres qui savent si bien se servir de ce mode de transmission directe de surmoi à surmoi, version pulsion brute, ou encore succomber sous les coups de Fous de Dieu.

D'où se déduit cette nécessité pour ceux qui ne peuvent faire autrement que de se risquer dans le discours analytique ? Nécessité se dit *Notwendigkeit* dans la langue de Freud, mot composé de *Not*, la détresse, la misère, l'urgence, et de *wenden*, tourner, virer, donner une direction. Autrement dit, la qualité de ce qui est impulsé par la détresse, l'urgence de la vie, *die Not des Lebens*, la douleur d'exister. Celle-ci est tapie derrière toute demande d'analyse. Et on ne le sait que trop, la détresse subjective de notre époque est considérable.

Il peut arriver que des sujets soient amenés à cette extrême limite où la douleur d'exister est là toute nue, que pour eux, par exemple, les choses se posent en termes de vie ou de mort, bref des gens qui côtoient la limite humain, pas-humain, moyennant quoi, justement à cause de cette proximité avec cette limite, ils devront faire de longues années d'analyse. Annie Tardits en a parlé dans une des dernières soirées de l'an dernier du Collège de la passe. Elle a rappelé qu'à son terme le trajet de la pulsion, c'est la mort, et que la pulsion partielle est la part de la mort dans le vivant sexué. Il peut arriver que le point de douleur de son Autre réel soit si versé vers la mort, qu'un sujet ne puisse faire autrement (autre version du choix forcé côté nécessité) que de confondre manque dans l'Autre et part de la mort dans le vivant sexué et de se

protéger d'un blason de phobie contre l'angoissante menace de submersion. D'où lui vient alors un savoir particulier dont il sera marqué, et qui pourra faire, entre autre, qu'il s'affuble d'un statut d'exception dont la cure aura à le déloger, sans pour autant en dénier la marque.

Dans le travail de la cure on pourrait, par exemple, isoler deux axes : construction presque de toutes pièces du Père, en s'appuyant sur les lettres du nom propre, travail de réécriture, de couture à petits points au fil de la lettre (côté son et côté tracé) qui permet un accrochage plus solide au trait unaire, façon aussi de reprendre, côté surmoi qui s'affirme d'un "c'est déjà écrit", le dossier des grands-parents. On pourrait appeler cela une mise en écriture de la faute, du défaut du Père. Il faut bien que cela s'écrive pour pouvoir se lire et se réécrire. Mais qui dit construction dit dans le même temps déconstruction, car un tel Père reconstruit par réécriture à la lettre du nom est du même coup – enfin, ça prend un certain temps – effeuillé de l'appel à lui adressé, et de la demande d'amour. En quelque sorte le sujet se démarie de son nom propre. Lacan dit que certains sont mariés avec leur queue, eh bien pour une femme, ce mariage-là peut se faire avec du nom, et le démariage par révélation de la signification phallique, via le vœu incestueux, qui dans la lettre se nichait.³⁰

Un autre axe serait la disjonction entre (- j) et a, et dans cette affaire, c'est plutôt côté mère que cela se passe. Une patiente, dans un

³⁰ De par ce travail à la lettre, le nom devient portable ainsi que l'a souligné Jean-Guy Godin dans la discussion qui a suivi.

entretien dit préliminaire où elle évoquait sa difficulté à reprendre son nom de jeune-fille après son divorce en cours, répondit à la question : "Mais vous portez le nom de votre père" par cette phrase : "Ah oui, mais mon nom, pour moi, ce n'est pas le nom de mon père, c'est celui de ma mère." Freud fait remarquer que pour les femmes le ravage maternel s'exprime souvent en termes de "elle veut ma mort", pour les hommes le ravage s'exprimerait en termes d'objet partiel "elle veut me bouffer". Pour sa part, Lacan écrit : "... que la castration soit chez elle de départ (Freud dixit), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre plus de subsistance que de son père, – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage." ³¹ Quand la barre sur l'Autre se confond avec (- j), c'est au travers du tournage de la cure autour des objets que cette disjonction peut advenir. Du point de douleur de l'Autre s'isolent les objets les uns après les autres, dans ce frottement de l'un avec l'autre, comme l'exprimait J.G. Godin, puis s'en séparent et choient, l'objet a "glissant des bras du discours qui l'étreint", lui qui, si on peut dire, se faufile dans le vide qui sépare les mots et finalement s'égale à ce vide.

Il peut arriver aussi qu'un objet vienne déloger l'autre dans sa préférence, le regard avec sa fixité mortifère peut être agréablement évincé par la voix qui fait reprendre vie. Voici un petit exemple de nouage de deux objets : une patiente évoquait un de ses souvenirs d'enfance, de ces souvenirs en si petit nombre finalement qui flottent à la surface de l'amnésie dite infantile et servent d'indicateurs de

J Lacan, L'Étourdit, p. 21.

refoulement. C'est peut-être aussi de ce petit nombre de souvenirs ainsi flottant que s'assure cette fiction que le temps d'une vie, tel la basse continue dans la musique baroque, s'écoule de façon linéaire. Petite fille de cinq ans, elle assiste au change de sa cousine, née quelques jours auparavant dans la maison. C'est la mère de la patiente qui officie et tendant à sa fille la couche sale, lui demande d'aller la porter un peu plus loin. Devant l'air dégoûté de l'enfant, cette mère dit : "Ce n'est pas sale, ce n'est que du lait caillé." Cette phrase plonge l'enfant dans un dégoût encore plus considérable : par la voix de l'Autre, sous son regard, sein et merde viennent de se nouer, avec comme réponse un certain nombre de phobies alimentaires chez l'enfant. Bien entendu, cela n'épuise pas la lecture de ce fragment de cure.

De l'objet peut aussi se trouver pris dans les rets de certaines lettres du nom propre, et de là peut se fomenter l'agrammaticalité propre au sujet et à sa position névrotique qui dans la dite disjonction devient peu à peu une grammaire-a. D'avoir rejoint le point de douleur de l'Autre, et dans ce renouage délier le nœud de jouissance qui enserrait le sujet, le circuit de la pulsion se boucle. Poussière, cadavre, déchet tu fus, à cela, selon ton vœu, tu adviendras. Il ne reste plus au sujet qu'à prendre la dite barre sur lui et à se faire candide-a, dans la procédure de la passe.

Ne le savait-il pas, le petit Monsieur Feuerstajn, d'avoir fait ce long voyage depuis la Pologne, en emportant avec lui ce petit bout d'humanité transmis par ses pères de là-bas, que, dans le tir à l'arc, le but n'est pas le lion à abattre, mais que de le "viser au cœur, on n'y atteint

que d'un tir qui le rate". C'est avec ce savoir-là que peuvent s'inventer les histoires qui font rire.

Dans le pays de nulle part, celui où vivent les grands chasseurs de lion du film de Jean Rouch, quelque part entre le Niger et le Mali, hommes qui tiennent en grand respect les représentations de choses et leur passage aux représentations de mots, seuls les hommes initiés peuvent être chasseurs, ni les bergers ni les femmes n'y sont autorisés. Pourtant, le poison des flèches, celui qui fait plier les jambes de l'animal touché, est mijoté avec de l'eau qu'aura puisée la femme la plus jalouse du village et choisie pour sa méchanceté, et le feu qui attisera le poison est allumé avec la paille de brousse qu'aura coupée la femme qui aura eu l'accouchement le plus difficile. Dans les paroles qu'adressent les grands chasseurs à l'animal à l'agonie il est dit "Poison au cœur de feu, poison femelle plus méchant que le poison mâle. Celui qui te laisse, meurt de faim, celui qui te prend vomit sa mort". Où se dit entre autres qu'il n'y a pas homme sans sa part féminine, part qui n'est pas la plus douce, car elle plonge dans le réel, et à cela pas moyen d'échapper. Au terme de la chasse, le grand lion, celui que les chasseurs ont nommé l'Américain, court toujours dans la brousse. De son absence leur vient le désir de chasser, mais pas sans la part femme.

Alors à quoi ça sert un A.E. ? À maintenir cette part féminine dans le petit village qu'est une École de psychanalyse ? On l'attend parfois au tournant du grand secret, qu'ils lâchent enfin le morceau, ces passants passés, qu'ils nous le disent, ils doivent bien le savoir, eh bien,

tout comme les autres A.E., ceux d'avant, mais qu'on n'aura pas forcément entendu parce qu'on n'en était pas proche, je suis venue vous dire que le secret, c'est qu'il n'y en a pas, le seul secret est que toujours manquera un grand lion à l'appel du chasseur, en termes plus convenables, qu'il n'y a pas d'univers du discours qui soit fermé, et que c'est pour cela qu'il faut avoir en grand respect le passage des représentations de choses aux représentation de mots, sans oublier les signes de perception, bien entendu. Autrement dit, que nous sommes dans une pure dépendance du signifiant. On peut bien entrer dans la procédure de la passe avec cet espoir qu'enfin le grand secret va vous être révélé, le mot de la fin, le mot qui manque au vocabulaire, mais on en ressort, au même endroit du même parchemin, seulement voilà, on est sur l'envers, et ô surprise, le parchemin s'est transformé en bande de Mœbius.

Au bout du compte, d'assurance assurée point, point à la ligne du prochain paragraphe d'un texte auquel il manquera toujours une lettre, comme dans le livre de Georges Perec, "La disparition", et justement cette lettre est un e, pour s'apercevoir qu'elle manque quand on ne le sait pas, il faut ne pas manquer une seule lettre en lisant. Et quand on l'a lu, le texte, c'est elle qui apparaît, lisible dans le creux de son absence, figure en éclipse dans le tapis, trace d'un reste, qui centre le texte, petit a qui d'avoir été construit, dans le creux de l'Autre, fait que le nom propre n'est plus si rutilant que cela. Au passage de la limite vers le pays de l'innommable, il s'est un peu chiffonné. "Quand un matin Gregor Samsa se réveilla dans son lit au sortir de rêves agités – quoi de plus

banal, n'est-ce pas – il se trouva métamorphosé en monstrueuse vermine" *ungeheuren Ungeziefer*, l'innommable sur l'envers exact de la banalité, le *unheimlich* du *heimlich*. *Ungeziefer* désignait à l'origine tout ce qui n'est pas propre à être bête de sacrifice. Vous aurez reconnu la première phrase de la "Métamorphose" de Franz Kafka, vous savez comment ça finit. Vous savez peut-être aussi que l'auteur éclatait souvent de rire en faisant, à haute voix, pour ses amis, la lecture de ses fictions. Et justement, pour ceux qui y sont nécessités, d'avoir reconnu l'*Ungeziefer* qu'ils auront été, ça peut servir à ne plus se faire la bête de sacrifice, celle où le fantasme chauffé par le masochisme primaire les voyait si bien se complaire, sacrifices notamment que réclament en toujours plus grand nombre ce qu'on appelle nos sociétés modernes. Ça peut servir aussi à aider d'autres sujets, un par un, et comme on peut, à s'extraire d'une objectivation de plus en plus oppressante qui les laisse en souffrance.

Du petit e au petit a, entre deux et retour, ça peut faire un A.E. qui ne se prendrait pas pour ses majuscules. Prestidigitation ? Certes, mais pas pour l'illusion, à moins que cela ne soit celle très construite de l'anamorphose. plutôt pour la fiction-fixion. Ça peut servir dans ces temps qui s'annoncent plus profanateurs que profanes. La psychanalyse n'est plus tout à fait à la mode, et si nous sommes bien "hors du temple", c'est le sens latin du mot profane, comme nous le prétendons et le

désirons, il ne nous reste plus qu'à faire de "l'École" et à modestement nous appliquer. Alors voilà pour ma page d'écriture d'aujourd'hui³².

³² Ce texte est celui d'une intervention orale, faite le 21 Octobre 1996, adressée à notre École dans le cadre du Collège de la passe, c'est pourquoi j'ai préféré lui garder son style oral, même et surtout pour les *Carnets*.

Colloques :
instants ; temps ; moments.

NOTES

1 Cf. les lettrines du Moyen-Âge qui donnent des représentations d'une lettre dont le plan intérieur sert à tendre une image.

2 Freud n'utilise qu'une seule fois le mot *Narzißmus* dans l'ensemble de son œuvre, "cela sonne mieux à mes oreilles que *Narzißismus*" dans *Pour introduire le narcissisme*. Freud épingle quelque chose qui est de l'ordre du signifiant qui s'éprouve car il trouve là un *UrNarzißismus* avec le *Narzißmus*.

Précisions techniques

Les Carnets 13 paraîtront le 15 février 1997. Les textes sont à adresser au plus tard le 15 janvier. Entre l'arrivée de la dactylographie et de la disquette et sa transcription finale dans les Carnets telle qu'elle part chez l'imprimeur (huit jours avant la parution) trois semaines ne sont pas de trop : pour que les lecteurs fassent retour, que les modifications éventuellement proposées se débattent avec les auteurs, quand ce n'est pas à leur initiative que de multiples corrections sont à apporter. Viennent ensuite les incompatibilités entre ordinateurs (merci de n'envoyer que des disquettes formatées sur PC au néophyte en informatique que je suis) et tous les aléas imprévisibles qui ne manquent pas de venir compliquer cette empoignade avec les mots.

Les règles de typographie fluctuent au gré des auteurs. Françoise Samson nous avait adressé un fascicule précis à ce propos dont la minceur justifie sans doute tous les égarements. Il sera complété et publié dans les Carnets 13. Ceux qui ont des lumières à ce sujet peuvent les faire parvenir à la rédaction. Harmoniser les textes suppose de les faire passer sous les fourches caudines de l'usage.

Annonces

La rubrique « Annonces » publie des informations :

- * officielles, concernant un temps de travail dans l'Ecole
- individuelles, adressées en son nom propre par qui souhaite les voir paraître.

Espace : "Les Topiques Freudiennes"

Deux "appareils" sont présents dans le texte freudien dès la naissance de la psychanalyse : "l'appareil à langage" de la *Contribution à la conception des aphasies* (1891) et "l'appareil neuronique" de *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895), il faudra y ajouter "une machine à décrire", celle de la *Lettre 52* (1896). Ces "appareils", conformes aux représentations des modèles scientifiques de l'époque, sont destinés à rendre compte de la complexité des "mécanismes" psychiques. Ils constituent une première tentative de formalisme.

C'est dans le chapitre VII de *l'Interprétation des rêves* (1900) que se trouve la première description de "l'appareil psychique" sur le modèle des appareils optiques. Puis, plus tard, viendra la nécessité d'introduire le narcissisme (1914) et l'idéal du moi, ce sera alors la seconde topique (1923) et sa géométrie.

Freud n'a jamais renoncé à concilier ces deux topiques. Il donne à diverses reprises une représentation de "l'appareil psychique" où coexistent les différentes instances moi-ça-surmoi et inconscient-préconscient-conscient (*Le moi et le ça* (1923) et les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932)). On trouvera dans le premier chapitre de *l'Abrégé de Psychanalyse* (1938), ultime texte inachevé, l'exposé le plus précis d'une telle tentative. Ics - Pcs - Cs, ça - Moi - Surmoi : ce type d'agencements ternaires se retrouvera dans toutes les élaborations ultérieures jusqu'à l'ultime, de Lacan : R-S-I.

Cet Espace se propose de mettre en perspective ces différents temps de l'élaboration freudienne et de suivre le destin des deux topiques dans la théorie psychanalytique. Il est ouvert à quiconque est intéressé par ce travail

D. Bartoli - J-B. Beaufils - C. Nawawi

La prochaine réunion aura lieu le

22 janvier 1997 à 21 h

à l'ITP

83 Bd Arago

75014 Paris

DEMI - JOURNEE CLINIQUE

LES ENTRETIENS PRELIMINAIRES

18 janvier 1997

A la faculté de théologie protestante
83, Bd Arago 75014 Paris

Avec l'intervention de :

Jean - Baptiste Beaufile
Suzanne Boschi
Patrick Valas
Hélène zarka

La réunion suivante aura lieu le 8 mars 1997 et aura pour theme :
Questions de technique : sur quels repères s'effectue le réglage
de la pratique de l'analyste ?

RENCONTRE AVEC G.A. GOLDSCHMIDT

La Librairie de l'Ecole organise un débat avec l'auteur

le samedi premier février, de 16h à 18h30

à la F.T.P. 83 Bd Arago 75014 Paris

A propos de ses deux ouvrages :

- Quand Freud voit la mer (1988)
 - Quand Freud attend le verbe (1996)
- Editions Buchet / Chastel

BULLETIN D'ABONNEMENT.

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

CODE POSTAL :

VILLE:

TÉL. :

Abonnement aux Carnets pour un an (5 numéros) : 220 F.
à partir du n°11 (Septembre 1996)

Prière de joindre un chèque bancaire ou postal établi à
l'ordre de : École de psychanalyse Sigmund Freud,
90 rue Georges-Lardennois, 75019 Paris.